

DISSERTATION

N° 13.

SUR

LES MALADIES HÉRÉDITAIRES;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 24 janvier 1831, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR L.-G. ROUBENNE, né à Nontron,
Département de la Dordogne;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences; ancien Élève de l'École pratique et
des hôpitaux et hospices civils de Paris.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.

MESSIEURS.

Anatomie	CRUVEILHIER, <i>Examineur.</i>
Physiologie.	ORFILA.
Chimie médicale	DEYEUX.
Physique médicale.	DES GENETTES.
Histoire naturelle médicale	MARJOLIN.
Pharmacie.	ROUX.
Hygiène.	DUMÉRIL.
Pathologie chirurgicale.	ANDRAL, <i>Examineur.</i>
Pathologie médicale.	RICHERAND, <i>Examineur.</i>
Opérations et appareils.	ALIBERT, <i>Suppléant.</i>
Thérapeutique et matière médicale.	ADELON.
Médecine légale.	MOREAU.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.	LEROUX.
Clinique médicale	FOUQUIER.
Clinique chirurgicale	CHOMEL, <i>Président.</i>
Clinique d'accouchemens.	BOYER.
	DUBOIS.
	DUPUYTREN.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

MESSIEURS

BAUDELLOCQUE.	DUBLED.
BAYLE.	DUBOIS.
BÉRARD.	GERDY.
BLANDIN.	GIBERT.
BOUILLAUD.	HATIN.
BOUVIER.	LISFRANC, <i>Suppléant.</i>
BRIQUET.	MARTIN SOLON.
BRONGNIART.	PIORRY.
CLOQUET.	ROCHOUX.
COTTEREAU.	SANDRAS.
DANCE, <i>Examineur.</i>	TROUSSEAU.
DEVERGIE, <i>Examineur.</i>	VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

*Témoignage du plus profond respect, et de la plus vive
reconnaissance.*

L.-G. ROUBENNE.

DISSERTATION

SUR

LES MALADIES HÉRÉDITAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire générale des maladies héréditaires.

LES lois de la nature sont éternellement les mêmes : les hommes ont toujours été ce qu'ils sont, quant à leur conformation, leur nature et leur longévité; ils ont toujours été en général soumis aux mêmes maladies, parce que les modificateurs de notre économie, seuls agents qui puissent rompre l'équilibre qui doit se maintenir entre toutes nos fonctions pour que la santé persiste, ont toujours été les mêmes, et que s'ils se sont accrus par la civilisation leur mode d'action n'a pas changé. Cependant, d'après des auteurs célèbres en médecine et de grands philosophes, il semblerait que notre race eût dû beaucoup

dégénérer. Sans doute, disent-ils, l'homme naquit sain; il ne fut d'abord sujet qu'à un petit nombre de maladies : mais l'état de civilisation, en multipliant ses besoins, et le plaçant au milieu d'un ordre très-varié de circonstances particulières capables d'exercer une grande influence sur l'organisation, a aussi multiplié ses maladies.

S'il en était ainsi, et que la plupart de ces affections, en passant par la filière de la génération, portassent leurs funestes effets sur les générations futures, nécessairement l'espèce humaine aurait progressivement dépéri et tendrait même à s'anéantir.

La marche que la médecine a prise depuis qu'elle a été ramenée à l'observation, et que la physiologie, qui seule peut éclairer convenablement l'étude des maladies, est devenue la base invariable des théories médicales, ne permet plus de conserver l'échafaudage sur lequel reposent les assertions des auteurs qui font jouer des rôles si variés à des principes vicieux, à des germes morbifiques, pour expliquer l'hérédité de ces affections. C'est par la connaissance de nos fonctions, par leur mécanisme, par les mouvemens morbides qui s'établissent, qu'il faut se rendre raison de ce caractère d'hérédité que l'on a admis pour un certain nombre d'affections.

L'opinion des auteurs a singulièrement varié sur la détermination des maladies qui jouissent d'un caractère d'hérédité; leur nombre paraît toujours avoir été subordonné au raisonnement qu'on faisait pour les expliquer d'après les symptômes dominans. Ceux relatifs à la génération, qui avaient un rapport plus direct avec ces maladies, ont influé le plus sur cette variabilité. L'épigénèse, admise par tous les médecins de l'antiquité, et qui a subsisté jusque dans le siècle dernier, prêtant à leur explication, fut favorable à leur multiplication. Guidé par cette seule hypothèse, on en a admis un très-grand nombre. Hippocrate disait : *Cum nempè genitura ab omnibus corporis partibus procedat, à sanis sani, à morboſis morboſa.* (*De aere, loc. et aq.*)

Si l'hypothèse du père de la médecine et des anciens philosophes sur la génération n'eût point été renversée par d'autres qui n'offrent pas moins de difficultés pour expliquer cette grande œuvre de la na-

ture, les médecins auraient peut-être été satisfaits de la manière dont ces grands hommes expliquaient la transmission des maladies héréditaires. Ils croyaient, en effet, que la formation d'un nouvel être avait lieu par le mélange des semences des deux sexes, et que le sperme dérivant de toutes les parties, et en représentant exactement l'extrait en petit, il s'écoulait dans l'enfant des molécules pierreuses du père calculeux ou tout autre germe des maladies transmissibles : voilà pourquoi *Hippocrate* affirme, en parlant de l'épilepsie, *ex pituitoso pituitosus, ex bilioso biliosus gignitur, et ex tabido tabidus*. Mais cette opinion n'a point été admise, parce que l'anatomie n'a point fait connaître chez la femme des organes propres à la sécrétion d'un fluide spermatique, et que d'ailleurs on voit tous les jours des pères privés de quelques parties de leur corps engendrer cependant des enfans auxquels la nature ne refuse rien, tant qu'à leur conformation.

Les médecins du plus grand nom ont partagé l'opinion du père de la médecine. Mais si elle n'est pas admissible, on ne peut se refuser à reconnaître l'existence des maladies héréditaires ; car, de tout temps, on a remarqué que des familles entières périssent d'inflammation, d'autres de maladies de langueur ; que la phthisie, la goutte, l'apoplexie et autres maladies sont attachées à telle ou telle génération. Ces faits prouvent que notre constitution est entièrement l'ouvrage de nos parens, qu'ils nous transmettent avec le premier mouvement qu'ils nous impriment ; que nous tenons d'eux notre bonne comme notre mauvaise santé, et que nous sommes, en naissant, dévoués pour ainsi dire au même genre de mort.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les rapports qui existent le plus communément entre les enfans et les parens. Tout le monde sait qu'en général ils se ressemblent, soit par la taille, soit par les traits du visage, soit enfin par leurs mœurs, leurs passions, leurs tempéramens ; et il est probable que la génération influe autant sur les mœurs, les passions, le tempérament des différens peuples, que le climat, la nourriture, le gouvernement.

La nature transmet même des difformités qui, dans le principe,

ne sont pas son ouvrage : *Hippocrate*, dans son *Traité* déjà cité, parle d'un peuple à tête longue ou macrocéphales, qui attachaient une idée de noblesse aux têtes longues. Dans l'origine, ils façonnaient avec les mains la tête du nouveau-né, ils la serraient avec des bandages ou d'autres machines propres à cet usage, de manière qu'ils la forçaient à s'allonger et à prendre insensiblement la figure ellypsoïde. Peu à peu la nature suppléa à cette opération, et les enfans naquirent avec la tête plate. On prétend que la tête plate des Caraïbes, le nez large des Hottentots, dépendent de la même cause; mais il est certain que ces sortes de difformités ne se prolongeraient pas long-temps, si ces usages ridicules existaient; elles s'effaceraient peu à peu et ne passeraient guère la troisième ou quatrième génération. C'est ainsi qu'*Hippocrate* ajoute, sur les macrocéphales, que cela n'arrive plus chez eux comme autrefois; que cette pratique étant tombée en désuétude par la négligence des hommes, les têtes ont repris insensiblement leur forme naturelle. *Nunc autem similes ut antea non nascuntur, adolescente per hominum incuriam instituto.*

Si les enfans participent, en général, de l'organisation physique et du moral des individus dont ils sont nés; s'ils héritent de leurs formes, de leur constitution, de leur tempérament, de leur caractère, de leurs passions, de leurs talens, de leurs vertus, de leurs vices, pourquoi ne pas conclure qu'ils peuvent hériter de leurs maladies ou des dispositions à en être affectés?

L'existence des affections héréditaires étant admise, comment concevoir la transmission de ces maladies? Cette transmission ayant lieu au moment même de l'acte de la génération, se trouve naturellement liée à cet acte. Il paraîtrait naturel de rappeler ici les différentes hypothèses qu'on a créées sur la génération, afin de s'attacher à la plus probable, et de démontrer comment on peut concevoir la manière dont se forment les dispositions organiques qui sont les causes prédisposantes des maladies héréditaires; « mais un voile impénétrable couvre encore à nos yeux le secret de la génération. Quoi! choisir entre deux hypothèses pour expliquer un fait! et pour quel résultat?

La vie entière nous est encore inconnue ; comment pourrions-nous espérer en découvrir la source première , et avec elle les phénomènes variés dont les causes remontent et se rattachent à cette source même ? » (Dict. des Sciences méd.)

Admettons-nous le système d'*Edmond de Meara* (Path. héréd. , ch. 9) , qui établit que les maladies héréditaires sont certaines qualités fixes de la constitution , qui se déposent dans le sperme des parens pour se transmettre à leurs descendans ? Admettons-nous , avec *Paracelse* , que des sels insolubles circulent dans l'économie , et causent ainsi les affections goutteuses et calculeuses , suivant qu'ils se déposent sur les articulations ou dans la vessie ?

Expliquerons-nous enfin , avec *VANHELMONT* (*de Morbis archealibus* , pag. 15) , la transmission des prétendus germes morbifiques dans les maladies dites *héréditaires* , de la manière suivante ? Un goutteux , dit-il , ayant été souvent tourmenté de la cruelle souffrance qu'occasionne la goutte , se représente dans son esprit un caractère idéal de cette maladie. Ce caractère est comme un sceau , qui , s'imprimant profondément dans toute l'économie du goutteux , transmet son cachet dans l'archée séminale , dans les esprits vivifiants du sperme ; ce cachet demeure imprimé dans l'embryon , et se conserve jusqu'à ce que le développement de l'âge le manifeste au grand jour et réveille les idées ou les traces de la goutte. Cette métaphysique embrouillée a , je crois , bien peu de partisans en médecine , et une seule réflexion suffit pour prouver le peu de solidité de ce raisonnement. La plupart des goutteux , en effet , ne ressentent les atteintes de cette maladie qu'à un âge où ils commencent à ne plus être susceptibles de procréer ; ce cachet s'imprimant dans toute l'économie , à la suite des longues souffrances qu'elle occasionne , n'a donc pu se transmettre aux germes qu'il a fécondés , puisque ses souffrances ne l'ont affligé que postérieurement à cette époque.

Ces exemples suffisent pour démontrer combien cette manière d'envisager les maladies héréditaires est vicieuse ; ce serait , en effet , s'établir sur des fondemens bien peu solides , que de bâtir sur des

hypothèses auxquelles on peut opposer des difficultés insolubles. Toutes les théories fautives, qui ne reposent que sur des conjectures hasardées, des explications gratuites, qui ne sont point basées sur l'observation des phénomènes naturels, doivent être bannies du domaine de la science, et repoussées avec énergie toutes les fois qu'elles tenteront d'y pénétrer.

Frappés de toutes les difficultés qu'avaient trouvé leurs devanciers dans les explications qu'ils avaient tenté de donner sur l'hérédité des maladies, plusieurs médecins célèbres, et surtout *Louis*, ont osé s'écarter de la route tracée jusqu'à eux. Ce grand chirurgien, lorsque l'Académie de Lyon proposa pour sujet du prix de l'année 1748, qu'on déterminât comment se faisait la transmission des maladies héréditaires, dit, dans un Mémoire publié à ce sujet, qu'en faisant des recherches sur cette question, pour découvrir les motifs qui avaient pu si généralement persuader les auteurs de cette transmission morbifique, il n'avait aperçu sur ce point que des allégations vagues, qu'une tradition reçue aveuglément et transmise de siècle en siècle, sous l'autorité de quelques faits particuliers, dont les différentes circonstances lui ont paru n'avoir point été observées assez exactement. Il discute le sentiment des maladies héréditaires, en le jugeant sur les différentes opinions qu'on a sur la génération; il examine ensuite les causes variées qui donnent lieu aux maladies qui passent pour être héréditaires, telles que la goutte, la pierre, la phthisie, l'épilepsie; il cite, sur tous les points qu'il discute, plusieurs autorités qu'il applique à son système, et, par les conséquences qu'il en tire, il conclut qu'il n'y a point de telles maladies, qu'elles sont toutes acquises.

Mais abandonnons tous ces raisonnemens pour prendre une route où on est moins sujet à s'égarer; consultons l'observation, contentons-nous d'observer le résultat des opérations de la nature toutes les fois qu'il est impossible de vérifier ses procédés, et que l'on ne peut acquérir que plus ou moins de probabilités. Dans ce siècle de lumières, la médecine, se rapprochant des sciences exactes, veut être fondée

plus sur des faits que sur des raisonnemens abstraits ou des conjectures.

Pour bien connaître les affections morbides héréditaires, il nous semble nécessaire d'admettre deux états, deux périodes, qui sont bien distincts, et qui les caractérisent : le premier est celui de disposition organique, le second est celui de développement de la maladie. Le premier est un état de l'économie entière, ou seulement de quelques organes, durant lequel les fonctions s'exercent de telle manière que, si l'individu vient à se trouver placé au milieu d'un ordre déterminé de circonstances, il se produit aussitôt un état maladif; le second est la maladie se développant et passant par toutes les phases de la maladie accidentelle. Je suis naturellement conduit, par l'observation, à admettre ces deux périodes. En effet, il peut se faire que le défaut absolu de circonstances qui ont favorisé le développement de la maladie chez le père ne permette pas qu'elle se développe chez l'enfant, quoiqu'il en ait reçu la disposition en héritage. Ce n'est qu'en considérant les maladies sous ce rapport, qu'on peut expliquer pourquoi souvent une génération entière est exempte d'une maladie héréditaire, que l'on voit se développer chez la génération suivante; pourquoi, dans une même famille, elle n'atteint que quelques individus, et pourquoi, suivant l'espèce de maladie, elle attaque plutôt un sexe qu'un autre.

Établissons une distinction entre les maladies héréditaires et celles que les auteurs ont appelé *connées*. Nous avons parlé des premières, qui sont communiquées des parens aux enfans par voie de génération; disons que les secondes sont transmises pendant la gestation, ou se développent spontanément pendant que l'enfant est encore dans le sein de sa mère. Dans ce cas, il vient au monde atteint de la maladie qui s'est développée avant qu'il ait vu le jour, ou avec des traces qui ne permettent pas de douter de sa préexistence. A ce genre de maladies on peut rapporter les diverses mutilations avec lesquelles les enfans viennent au monde, lorsque ces parties mutilées présentent de véritables cicatrices, les différentes taches de la peau

auxquelles on donne communément le nom d'*envies*, ces maladies, qui sont le produit d'une constitution faible que les enfans apportent en naissant, quand les parens sont d'ailleurs robustes et bien constitués; dans ce cas, une pareille constitution est souvent le résultat des maladies que la mère a essayées pendant sa grossesse, soit de la mauvaise qualité ou de l'insuffisance des alimens dont elle a usé, soit des affections morales, tristes et prolongées qu'elle a pu avoir, ou des excès auxquels elle a pu se livrer, soit enfin d'une vie sédentaire, molle, efféminée, ou contre l'ordre établi; elle a prolongé la veille fort avant dans la nuit, dormant pendant le jour, se traitant, en un mot, comme une plante de serre chaude qu'un air pur et frais indispose, et qu'un rayon du soleil incommode.

Le goître a été aussi rejeté par M. *Petit*, dans le Dictionnaire des Sciences médicales, des maladies héréditaires. Cette affection a été regardée par cet auteur comme une maladie produite par des causes locales, et non par un vice organique communiqué aux enfans par les parens. Je crois bien que cette maladie peut se développer sous l'influence de causes locales; mais je crois aussi qu'elle peut devenir transmissible, en supposant même que le milieu dans lequel naîtra cette affection soit contraire à son développement. J'appuie cette hypothèse sur le fait suivant : dans le village de Saint-Martial (Dordogne), le goître fait beaucoup de victimes. Les filles, en naissant, ont reçu de leurs mères le cachet de la maladie; si bien, que plusieurs ayant abandonné le lieu de leur naissance dès leur plus tendre enfance pour venir habiter Nontron, petite ville où je ne connais personne affligé de cette affection morbide, elles y ont été poursuivies par cette aberration de nutrition dans la glande thyroïde.

Je vais discuter la question de savoir si la nature des maladies héréditaires consiste dans un virus particulier que les parens transmettent aux enfans au moment de la génération, et qui produit chez eux la même maladie?

La saine physiologie ne permet pas de concevoir l'existence d'une cause matérielle, d'un germe de maladie quelconque, qui resterait

ainsi caché dans l'économie pendant des années, sans se manifester par des effets fâcheux. Si on admet, en effet, que les corps vivans ne prolongent leur existence qu'en renouvelant les moyens par lesquels ils existent, comment concevoir une cause matérielle qui resterait intacte au milieu de la destruction et du renouvellement qui sans cesse s'opèrent au sein de l'économie. « Il faudrait supposer que ces causes subissent, pendant long-temps, une sorte d'assimilation qui enchaîne leur action malfaisante, et les constitue parties organiques, jusqu'à ce que, par un concours de circonstances particulières, elles se trouvent enfin dégagées de tout lien, et que, rendues en quelque façon à leur propre nature, elles attaquent les organes mêmes dont elles ont pu primitivement faire partie; mais il faudrait admettre que ces causes se détruisent et se renouvellent en formant d'autres combinaisons, et qu'enfin il arrive un moment où, se reproduisant et reprenant leur état primitif, elles deviennent susceptibles d'agir comme cause morbifique. » (Dict. des Sciences médic.)

Il n'existe donc point, à proprement parler, de germes de maladies transmissibles, prétendus vices, comme le dit M. le professeur *Richerand* (Nos. ch., t. 1^{re}, p. 161), en parlant du vice scrophuleux, qui n'ont jamais existé que dans les partisans de la médecine humorale; nous admettons des complexions de tout le corps, des conformations d'organe, des idiosyncrasies, des ressemblances d'organisation, qui font que les mêmes causes qui avaient développé et entretenu chez les parens ces maladies, venant à agir chez les enfans, déterminent dans l'économie de ces derniers des mouvemens morbides. Le temps et les circonstances amènent successivement ces mouvemens, ces dispositions à un certain degré; il arrive une époque où elles font explosion, la maladie se développe. Voilà comment j'ai entendu s'exprimer à ce sujet un professeur dont j'ai suivi les savantes leçons: « Nous naissons avec certaines constitutions plus disposées à certaines maladies, par cela même qu'elles sont plus sensibles, plus susceptibles de ressentir l'influence des causes qui les produisent, sans qu'il

soit absolument nécessaire que ces maladies arrivent, sans qu'il soit pour cela absolument impossible de les éviter.

Je vais examiner les causes premières qui établissent cette constitution que le père transmet à son fils, ou, en d'autres termes, comment les maladies deviennent héréditaires.

1°. *Climat et localité.* Je ne répéterai point ici tout ce qu'on a dit de l'influence du climat sur la constitution des hommes; assez d'auteurs s'en sont occupés et ont fait ressortir les différences prodigieuses du physique et du moral des différens peuples, des différentes nations et même des différentes parties d'une même nation : mais j'en tirerai cette conséquence naturelle, que le climat peut également apporter des modifications dans les fonctions vitales de nos divers tissus. Nous voyons tous les jours ces hommes qui changent de climat changer en partie de manière d'être et contracter diverses maladies auxquelles ils n'avaient jamais été exposés : ainsi les habitans du midi qui passent au nord deviennent sujets aux rhumatismes, aux dépôts froids, aux engorgemens lymphatiques ; ceux du nord qui passent au midi deviennent sujets aux éruptions cutanées, dartres, scrophules, aux phlegmasies des muqueuses gastriques. Des changemens encore plus frappans se remarquent chez les individus qui abandonnent l'air pur et sain des montagnes pour venir habiter les quartiers bas et humides des grandes villes, et dans ceux qui abandonnent ces derniers pour aller habiter la campagne et jouir de la lumière solaire ; aussi conseille-t-on le séjour des champs dans toutes les affections lentes, chroniques, scrophuleuses.

Certaines localités sont par elles-mêmes la cause d'une foule de maladies, qui toutes deviennent susceptibles d'être transmises par voie de génération, parce que la cause a agi sur toute la constitution : ce sont les contrées basses et marécageuses, couvertes de bois, qui empêchent le cours des vents, et permettent la stagnation d'un air impur et chargé de miasmes délétères, qui se dégagent de substances animales et végétales en putréfaction. Les malheureux habitans de ces contrées sont pâles, languissans, comme infiltrés ; privés de la lumière

solaire par un brouillard épais, ils sont, pour ainsi dire, étiolés ; leur constitution est essentiellement lymphatique, leur figure est décrépite, ils sont vieux à trente ans ; leur moral souffre aussi de cette influence pernicieuse, il est en rapport avec leur physique ; ils traînent une existence apathique et uniforme, sans éprouver ni peine, ni plaisirs.

2°. *Manière de vivre.* La manière de vivre influe aussi très-manifestement sur le développement des maladies qui se constituent héréditaires : une mauvaise nourriture, surtout lorsqu'elle coïncide avec une mauvaise localité, sont, à bon droit, regardées comme la source des affections scrophuleuses, des dépôts froids ; un travail trop pénible jette les hommes dans un état d'épuisement qui les dispose aux maladies chroniques. Enfin les peines morales, comme les peines physiques, avec lesquelles elles sont si étroitement liées, influent sur la constitution d'une manière énergique ; on sait quel est leur action sur les fonctions de la vie, sur la nutrition, sur la sécrétion, qu'elles suppriment tout à coup et complètement.

3°. *Professions.* Les professions ne présentent pas moins de causes susceptibles de développer des maladies qui deviennent transmissibles. Nous voyons, en effet, tous les jours les tisserands, les taneurs, les pêcheurs, constamment dans une atmosphère humide et malsaine, contracter des maladies qu'ils transmettent ensuite à leurs enfans.

J'ai cru devoir signaler toutes ces causes qui, exerçant leur influence sur l'organisation de l'homme, et la modifiant sans cesse, agissent d'une manière lente et continue, préparent des dispositions profondes qui, par leur lenteur même à se former, s'identifient en quelque sorte avec l'organisation, et deviennent dès-lors susceptibles d'être transmises par voie de génération.

La disposition organique héréditaire une fois transmise, voyons quel sera le concours des circonstances propres à favoriser le développement de l'état maladif ? Je me soumets cette question, parce que l'expérience prouve que, quoique nous recevions des dispositions d'hérédité aux maladies au moment de la fécondation, les organes qui doivent être le siège principal ne sont affectés que lorsqu'ils

sont parvenus à un certain degré de perfection , d'activité , et que fréquemment elles cessent d'exister dès que cette activité est diminuée et que leur dégradation commence.

Ainsi, c'est dans l'enfance qu'on remarque communément cette proportion plus grande de fluides blancs qui donne à la peau cette blancheur, cette laxité qui lui sont propres et qui semblent indiquer que le système lymphatique prédomine dans cette première période de la vie. Remarquons , en passant , que c'est à tort qu'on a indiqué qu'il y avait prédominance de ce système , parce qu'on remarquait un développement plus considérable des vaisseaux et des glandes lymphatiques. Si par prédominance on entend une énergie d'action supérieure à tous les autres organes, il est évident, si on a recours à l'analyse , que ce système lymphatique , loin de prédominer chez les enfans , jouit au contraire de peu d'activité. Si le système lymphatique jouissait de plus d'action chez les enfans , on verrait disparaître cette infiltration qui leur est naturelle , parce que les fluides blancs qui la produisent seraient reportés dans le torrent de la circulation. Mais abandonnons cette digression pour signaler l'âge le plus heureux , celui de l'innocence , comme le plus exposé à hériter de la constitution scrophuleuse.

A l'époque où se manifestent les phénomènes de la puberté , où les tempéramens commencent à se former , où les passions se développent , toute l'économie a acquis plus de force ; la vie organique , la vie animale ou de relation sont arrivées à leur complément de perfection ; les forces de composition et de décomposition tendent à garder l'équilibre. L'accroissement cependant continue ; mais les sucs nourriciers , le sang qui en provient sont plus abondans et doués de qualités plus vivifiantes qu'auparavant ; la caloricité , qui n'est que le résultat des autres fonctions , est devenue plus considérable. C'est alors que la nature détourne une partie de ces produits des fonctions alimentaires pour les faire servir au développement des organes de la génération , qui jusqu'à présent étaient restés muets , ou plutôt ne paraissaient prendre que peu de part aux différens actes de la vie. Les organes génitaux ainsi influencés , réagissent

à leur tour sur les autres organes, augmentent leur énergie et donnent naissance à une foule de phénomènes, soit par la sympathie qui les unit, soit par l'empire qu'ils exercent sur eux. Le système vasculaire, déjà très-développé, acquiert, et d'une manière assez brusque, une prédominance très-grande, qui surpasse de beaucoup celle des systèmes lymphatique et nerveux. En effet, la capacité de la poitrine ayant acquis plus d'amplitude, le sang, pourvu de qualités plus actives, s'ouvre plus facilement passage dans les vaisseaux capillaires des poumons, d'où il va répandre à la surface du corps cette teinte vermeille qui la colore. C'est dans cette époque, si bien nommée la fleur de l'âge, que les malheureux à qui les parens ont transmis une disposition à la phthisie ont à redouter cette terrible maladie, véritable écueil de la médecine.

L'âge adulte se ressent encore des orages de la puberté, comme le démontre la disposition à la phthisie pulmonaire, qui se prolonge jusqu'à trente-six ans environ et même au-delà. C'est dans cette période de la vie que le système musculaire fait chez l'homme des saillies très-prononcées; il prend un développement, une énergie d'action que partagent les forces motrices; la fonction des reins paraît aussi avoir acquis une énergie plus grande, d'où résulte l'apparition de certaines affections héréditaires, telles que le rhumatisme, la goutte, les calculs des reins et de la vessie. Nous voyons donc que chaque âge a ses maladies particulières.

Diagnostic.

Pour arriver à des connaissances capables d'éclairer dans le traitement de ces maladies, il faudrait d'abord être sûr de l'existence des dispositions, pouvoir en saisir les différens degrés; on pourrait par là opposer de bonne heure à ces principes héréditaires des moyens propres à empêcher leur accroissement, à les détruire. Mais quoique ces degrés soient infinis, ils nous échappent le plus souvent; ces dispositions sont presque toujours inappréciables; on ne peut les saisir,

aucun signe extérieur n'étant sensible. Chez un individu qu'on soumet à notre observation, c'est seulement sur la connaissance des maladies des parens que nous fondons toute notre certitude sur leur existence. Mais dans quel doute ne doit-on pas être avec un tel moyen, si on considère que l'union conjugale modifie de toutes les manières ces affections, en les mitigeant, les combinant? En effet, de deux constitutions différentes, de deux dispositions diverses, que pouvons-nous conclure de celle qui doit naître de leur union? Cherchons donc plutôt à découvrir par quelques signes extérieurs la présence de ces dispositions.

On peut avoir quelquefois des signes assez certains pour les constitutions ou habitudes, qui ne sont qu'une très-grande extension du système dominant, et que l'on regarde quelquefois comme un état morbide; elles paraissent aussi n'être que des degrés imminens d'une maladie héréditaire. La constitution des enfans, quoique variable, peut toujours en fournir de propres à assurer la présomption qu'on aura déjà de l'existence de celles qui le sont aux maladies de cet âge; ce qu'on appelle *caractères généraux du scrophule* : une peau blanche, un teint fleuri, une tête volumineuse, un développement précoce des fonctions intellectuelles, les lèvres grosses, les ailes du nez gonflées, les glandes lymphatiques plus ou moins apparentes, susceptibles de s'engorger, nous démontrent avec trop d'évidence la disposition la plus prochaine au développement du scrophule; mais séparés, ou moins abondamment rassemblés, ils pourront être des signes propres à faire apprécier des degrés plus éloignés.

Prognostic.

Je ne parlerai point ici du pronostic à porter sur les maladies héréditaires; il est impossible de le faire d'une manière générale, puisqu'il doit nécessairement varier suivant le tissu affecté, l'ancienneté des altérations, la lenteur de leur marche, etc.

Conclusions.

Nous nous croyons autorisés à conclure, de tout ce qui précède, que les maladies héréditaires ne proviennent point d'un virus qui se transmet par voie de génération, mais d'une certaine disposition organique que les enfans reçoivent de leurs parens, comme ils en tiennent la ressemblance physique et morale ; que la cause première de l'hérédité prend naissance dans ces phlegmasies chroniques, dans ces maladies de langueur qui semblent s'identifier avec l'organisation, et qu'enfin les organes qui doivent être le siège principal de ces maladies ne sont affectés que lorsqu'ils sont parvenus à un certain degré de perfection.



DEUXIÈME PARTIE.

Traitement prophylactique.

SI nous avons la douleur de voir se développer dans les familles ces dispositions organiques aux maladies, je dirai mieux, ces fléaux destructeurs qui y portent la désolation, nous avons l'idée consolante de la possibilité d'en arrêter le cours. Nous pouvons, au moyen d'une hygiène bien dirigée, quelquefois aidée de la thérapeutique, parvenir à corriger et même à éteindre les maladies d'origine, en modifiant les tempéramens dans la jeunesse, en combattant les virus dont on soupçonne la présence, et enfin en opposant ou combinant dans les alliances les prédominances de certains systèmes d'organes, de manière à obtenir chez les enfans une disposition avantageusement contraire au développement des affections morbides dont on a lieu de craindre l'hérédité.

Deux indications se présentent donc naturellement dans le traitement prophylactique :

1°. Sous le rapport des soins à donner à l'individu chez lequel on se propose d'empêcher le développement des maladies héréditaires.

2°. Sous celui des précautions à prendre pour que sa race y soit de moins en moins exposée.

1°. *Traitement relatif à l'individu.*

Dès qu'on aura lieu de croire que des dispositions à des affections héréditaires existent dans un individu , on le soumettra aussitôt à des influences propres à les corriger , et on évitera avec soin toutes celles qui pourrait favoriser leur existence. Le régime , l'éducation et divers genres hygiéniques peuvent réformer plus ou moins ces mauvaises dispositions ; mais la plupart des enfans élevés dans la maison paternelle contractent aisément les mêmes habitudes que leurs parens , parce qu'ils sont soumis au même genre de vie , qu'ils succèdent à la même profession : le fils de l'ivrogne ou du libertin doit souvent moins accuser son père de l'avoir constitué goutteux , énervé , que de lui avoir donné l'exemple des vices par lesquels naissent ces maladies. Je vais emprunter à *Louis* un exemple qui semble prouver la vérité de cette assertion : ce grand chirurgien connaissait une famille dont le chef était un ivrogne en titre. qualité qu'il avait héritée de ses pères , qui avaient été , ainsi que lui , affligés de la goutte. Son second fils avait ressenti avant l'âge de la majorité les attaques de cette fâcheuse maladie , tandis que l'aîné et le troisième se portaient bien ; mais ils n'avaient point été élevés dans la maison paternelle et n'avaient point l'inclination héréditaire de proscrire l'eau de leur boisson ordinaire. Une fois que l'enfant a vu le jour , il devient accessible d'une manière immédiate : à cette époque , la faiblesse et l'imperfection de ses organes le rendent très-susceptible d'être influencé par l'action des objets qui l'entourent ; l'enfant qui vient de naître est , pour ainsi dire , une cire molle que l'on peut pétrir à volonté ; il ne s'agit donc que de savoir ce qu'il convient de faire , c'est à dire de connaître les moyens que l'on doit employer et le mode qu'il faut suivre dans cet emploi : si l'enfant tient sa disposition héréditaire de sa mère ; ou si , quoiqu'il la tienne du père , celle-ci jouit d'une constitution propre à la favoriser , le droit sacré d'allaiter leurs enfans , que le divin *Jean-Jacques* a si bien inculqué dans le cœur de la plupart des mères ,

disparaît devant ces graves inconvéniens qui pourraient en résulter pour eux.

De toute antiquité l'influence de la nourrice sur l'enfant qu'elle allaite a été reconnue. On peut pour ainsi dire, comme par la génération, changer de mauvaises dispositions, prévenir celles que ne cesse de lui transmettre encore à cette époque une mère malade : on conseillera donc l'emploi d'une nourrice choisie dans des dispositions contraires à celles que nous présumons exister : ainsi, a-t-on à redouter des affections dépendantes de la prédominance lymphatique, il faut rechercher dans la nourrice la prédominance du système sanguin, opposer aux dispositions de la phthisie la largeur et la belle conformation du thorax de la nourrice ; du reste, la nourrice sera soumise aux influences combinées qu'on oppose au tempérament propre au développement des dispositions que l'on veut détruire, sans cependant l'astreindre à ces règles établies, de manière à ce qu'il puisse en résulter quelque chose de fâcheux pour sa santé.

Quand, par des circonstances particulières, on est obligé de se passer de nourrice, on y supplée ordinairement par une lactation artificielle ; alors le choix du lait ne doit pas être indifférent : les laits d'ânesse et de chèvre sont ceux qui approchent le plus de celui de la femme ; par conséquent, ils devront être employés de préférence. De quelque genre que soit l'allaitement, il faut le prolonger quand l'enfant paraît s'en bien trouver, pour lui laisser acquérir des forces dont il aura besoin au moment de l'espèce de révolution que doit causer le sevrage ; il est vrai que cette révolution n'en sera point une si on a la précaution de ne diminuer que graduellement l'habitude du sein, à mesure qu'on augmentera celle des autres alimens, qui, d'abord composés de laitage, se rapprocheront dans la suite, par une progression lente, de la nourriture ordinaire des parens.

Après le sevrage, on doit continuer à veiller sur la santé de l'enfant : s'il présente ce tempérament lymphatique auquel se lient des maladies qui paraissent toutes transmissibles et qui sont toutes d'une lenteur désolante, il faudra lui faire quitter les pays froids et hu-

mides , s'il les habite , pour aller en habiter de chauds , où l'air soit habituellement sec et vif ; il habitera un appartement exposé au levant ; des bains froids , des frictions sèches pratiquées à la surface du corps sont des moyens qu'on devra mettre quelquefois un usage : les alimens dont il usera seront des viandes noires rôties , des légumes , des fruits sucrés et aromatiques , des assaisonnemens excitans , des boissons vineuses et aromatiques ; il prendra de temps en temps de légers purgatifs.

Tout en dirigeant un enfant vers ce qui peut corriger en lui la disposition morbide qu'il tient de ses parens , il faut bien se garder de lui laisser apercevoir quel triste présent il a reçu d'eux ; cette connaissance pourrait lui nuire , en le jetant dans la tristesse , et elle diminuerait l'attachement qu'il doit avoir pour les auteurs de ses jours ; l'influence des affections de l'âme sur le physique est si démontrée , et les impressions de l'éducation morale sur les tempéramens sont prouvées par tant d'exemples , que l'on doit prendre en grande considération l'importance qu'elles peuvent avoir dans un traitement prophylactique.

On présentera donc aux enfans des sujets d'étude capables de les intéresser ; mais que l'on soit bien en garde contre tout ce qui peut développer une mobilité nerveuse ; rien ne produit plus souvent ce funeste effet que les lectures attendrissantes prolongées , les narrations qui excitent des émotions vives , et surtout l'habitude pernicieuse d'entretenir les enfans de contes effrayans : l'on a vu des épilepsies causées par un effroi violent ou le sentiment de la peur long-temps soutenu ; une fille , âgée de neuf ans , s'amuse à fixer le soleil ; après quelques minutes , elle croit voir au milieu du soleil une grosse tête noire ; elle s'effraye , et , le soir même , en racontant à sa mère ce qu'elle a vu , elle est saisie d'un premier accès ; une servante , déliant une courroie nouée de trois nœuds , s' imagine que ces nœuds sont l'ouvrage d'une sorcière , elle a un accès d'épilepsie. (*Maisonneuve.*)

L'époque si intéressante de la puberté est critique sous le rapport

de son influence sur le développement des diverses affections héréditaires. A cet âge, les impressions tristes et voluptueuses sont presque toujours extrêmes, et l'on sent bien que par leur continuité elles peuvent jeter un grand désordre dans l'économie; de là les affections hystériques, l'épilepsie, les phthisies diverses, etc.

On conseillera d'éviter avec soin tout ce qui peut exalter les désirs, produire des chagrins et exciter les passions; ce sera en menant une vie sobre et régulière, en ne donnant aux facultés intellectuelles qu'un degré modéré de développement, en engageant les parens de ne se permettre jamais devant leurs enfans aucun discours qui puisse diriger leur esprit vers des objets dont la connaissance ne doit leur être révélée que par la nature beaucoup plus tard. Imprudens! qui ne voient pas qu'ils allument dans l'imagination de ces êtres un incendie qui peut les consumer. Ce sera par cette sage conduite qu'on pourra s'opposer à cette honteuse passion, fléau de la jeunesse, l'onanisme, qui devient fréquemment la cause déterminante de beaucoup d'affections héréditaires, et la source d'une infinité d'affections nouvelles.

Enfin, les études et les professions doivent non-seulement différer de celles des parens, mais encore être choisies de manière à présenter des conditions propres à s'opposer au développement d'un vice héréditaire reconnu ou supposé. Par le régime d'éducation, l'habitude, les tempéramens peuvent être modifiés, peuvent être artificiellement produits. Que ne doit-on attendre de ces moyens pour en réformer quelques-uns seulement viciés!

2°. *Traitement relatif à l'espèce.*

Tous les êtres vivans sont appelés par la nature à éterniser leur espèce : tous ressentent à une certaine époque le besoin de propager la vie, et il n'appartient qu'à des peuples où la civilisation n'a point encore porté toutes ses lumières de priver de ce bienfait ceux qui n'ont point reçu de notre mère commune tous les avantages qu'ils avaient droit d'en attendre. Je ne crois pas que dans les plus an-

ciennes républiques, où l'amour du bien public était la première et la plus pressante considération, où de sages ordonnances éloignèrent autant que possible toutes les causes d'infection générale regardée comme transmissible, le mariage ait été défendu pour cette cause.

Les sexes, dans leur union, transmettent aux êtres qu'ils doivent fournir pour les remplacer sur le théâtre du monde leurs qualités, leurs défauts : ces qualités, par cette voie, tendent rarement à s'accroître, aucune force ne les dirigeant ; les défauts, au contraire, s'agrandissent, se diversifient. Le hasard aveugle dirigeant leur union, toutes sortes de combinaisons vicieuses peuvent avoir lieu : de là des dégradations qu'ils éprouvent jusqu'à leur anéantissement. C'est aussi dans l'association des individus qu'il faut chercher le seul moyen de prévenir les dispositions aux maladies héréditaires. Mais combien de considérations, de convenances, d'intérêt, déterminent les pères à marier leurs enfans, sans porter leurs vues au delà des circonstances qu'ils croient devoir les rendre heureux ! Combien de jeunes gens, d'autre part, s'unissent en n'écoutant que le cri de leurs passions, sans réfléchir aux suites de leur association matrimoniale ! Les uns et les autres ne songent presque jamais à la grande influence qu'elle exerce sur l'état physique et moral des enfans qui doivent en provenir.

Ce sera donc dans l'union des sexes qu'il faudra chercher le seul moyen direct, celui qui peut être regardé comme le seul propre à prévenir la disposition aux maladies dites *héréditaires*. Ainsi, le premier moyen à employer pour prévenir la transmission d'une maladie héréditaire, sera de faire choix d'un individu qui, par la nature de sa constitution, se trouve dans des conditions organiques très-éloignées ou entièrement opposées à celles de la personne qui porte avec elle des dispositions à une maladie susceptible d'être transmise par voie de génération. Une personne d'un tempérament lymphatique, disposée par conséquent à devenir scrophuleuse, si déjà elle n'a éprouvé des atteintes de cette affection, devra s'unir à une personne d'une consti-

tution forte et d'une fibre sèche. Par la même raison , l'homme qui sera sujet à la goutte devra s'unir à une femme faible et d'une constitution lymphatique.

On aura d'autant plus de facilité à rapprocher des tempéramens opposés que le goût les y porte naturellement : il est très-ordinaire de voir les hommes d'une grande taille rechercher les petites femmes ; les personnes maigres aimer celles d'un embonpoint fleuri ; les personnes très-vives aimer le caractère phlegmatique. *Bernardin de Saint-Pierre* s'est appliqué à démontrer combien d'impressions délicieuses sont l'effet des contrastes. Qu'on ne voie donc pas d'inconvéniens insurmontables dans la contrariété que ces unions combinées pourraient apporter dans leurs goûts.

Cette considération du choix des époux relativement à leurs qualités physiques est très-importante pour la société ; elle n'a pas paru indigne de l'attention des plus célèbres législateurs ; ils ont bien senti qu'indépendamment du bonheur des familles , ils assureraient , par des constitutions sages sur ce sujet , la prospérité de l'état , qui ne peut être florissant qu'autant qu'il est libre , et qu'il conserve d'autant mieux sa liberté que ses citoyens sont bien constitués et aptes à le défendre.

Dès les temps les plus reculés on a reconnu ce moyen comme propre à prévenir une dégénération trop prompte et à arrêter le cours de certaines affections. Le législateur du peuple de Dieu commande le croisement des races en prohibant le mariage entre les parens ; mais les ministres d'une religion si sage imposent et éludent aveuglément ce précepte , de manière que les effets heureux que les hommes devaient en attendre sont presque toujours empêchés.

Ainsi , une union assortie convenablement avec connaissance de l'état organique des individus est un moyen des plus sûrs pour anéantir les dispositions vicieuses , comme elle est la source la plus féconde pour produire de nouvelles difformités , lorsque le hasard a fait rencontrer des vices susceptibles de se combiner.

Enfin le mariage ayant aussi pour but principal de s'entre aider mutuellement, les infirmités ordinaires ne sauraient être un motif suffisant pour priver de cette consolation ceux qui en sont atteints. Mais il n'en est pas de même de certaines affections qui non-seulement menacent les jours de ceux qui les portent, non-seulement infectent des générations entières, mais encore peuvent faire périr l'autre époux par la contagion ou autrement. Passer par-dessus ces considérations, ce serait vouloir évidemment tous les maux qui en sont la suite, ce serait jeter à l'avance sur le lit nuptial un brandon de discorde et d'immoralité.

Le choix d'une complexion favorablement opposée et prise dans une famille étrangère n'est pas ici la seule considération importante; on peut encore tirer un grand avantage de l'alliance des habitans des villes avec ceux de la campagne, de ceux qui occupent le fond des vallées ou la plaine avec ceux qui occupent le haut des montagnes; cela doit s'étendre aux provinces, aux climats qui, en présentant des différences considérables dans les tempéramens, peuvent fournir par leurs mélanges appropriés des ressources aussi avantageuses que variées. La quantité des complexions heureuses que l'on trouve sous le beau ciel libre et tempéré de la France ne semble-t-elle pas indiquer aux habitans des climats extrêmes l'avantage qu'ils peuvent obtenir du croisement de leurs tempéramens contraires.

Je pourrais étendre ces considérations à chacune des maladies héréditaires; mais je me suis proposé de faire sentir seulement les avantages du traitement prophylactique en général, de démontrer que l'organisme trouve dans les agens qui le modifient des ressources qui, pour n'être pas assez appréciées de nos jours, n'en sont pas pour cela moins précieuses lorsqu'on sait les employer. Ce sujet est immense; il deviendra susceptible de grandes applications, à mesure que les médecins envisageront plus sainement l'état physiologique de l'homme, et qu'ils le donneront pour point d'appui à toutes les branches de l'art.

Traitement des maladies héréditaires.

Les maladies héréditaires une fois développées, réclament le même traitement que si elles étaient accidentelles. On devra néanmoins avoir égard aux circonstances particulières que le caractère d'hérédité imprime à la maladie. Une chose non moins importante à observer, c'est qu'en général plus ces maladies sont anciennes, plus elles marchent avec lenteur; plus elles produisent d'altérations, plus aussi elles sont difficiles à déraciner, plus elles exigent de soin et de persévérance. Le grand art, dans ces cas, est de ne point dégoûter les malades par l'emploi continu des mêmes moyens; il faut varier autant que possible et les médicamens et le régime, mais sans jamais perdre de vue le but qu'on se propose.

FIN.